



APPENDICE

LA TOPONYMIE DU BRABANT

C'EST serait une erreur de croire qu'il est aisé de donner l'explication des noms de lieux.

La toponymie offre aux savants un vaste champ d'études. Il n'est pas une branche du savoir humain qui soit plus épineuse et plus propre à égarer l'imagination.

Que d'étymologies n'a-t-on pas attribuées au mot Bruxelles, par exemple ! En étudiant la composition de ce vocable, d'aucuns en ont tiré *broek* (marais), *brug* (pont), *bruhl* (petit bois), que sais-je !

Mais que valent ces déductions linguistiques, si elles ne sont pas le fruit d'un savoir, d'une érudition profonde ?

Et quelle est la cause de ces divergences d'opinions, si ce n'est l'insuffisance du bagage philologique d'un grand nombre de ceux qui, dans notre pays, se sont livrés à l'étude des noms de lieux ?

Un écrivain s'est aventuré à dire : « En fait d'étymologie, les mots sont comme les cloches, auxquelles on fait

dire tout ce que l'on veut ». Eh bien ! c'est cette idée plaisante qui semble avoir guidé vers l'égarément la plupart de nos toponymistes !

Le grand Turgot leur avait pourtant donné un sage conseil, lorsqu'il donna la définition de l'art étymologique dans l'*Encyclopédie* : « Il importe plus d'employer des observations certaines, que d'en accumuler un grand nombre », a-t-il dit justement.

Certes, avec un peu d'ingéniosité, il est aisé de hasarder une foule d'hypothèses, et pour chercher à les justifier, d'entasser des explications plus ou moins vraisemblables. Mais il ne s'agit pas d'expliquer les noms d'une manière quelconque, pour avoir, ensuite, le plaisir de s'écrier : Euréka !

Pratiquée de la sorte, la toponymie, au lieu d'être une science, n'est plus qu'une simple récréation pour l'esprit.

Aussi ne m'arrêterai-je pas aux conjectures par trop échevelées, dont maint étymologiste a le secret.

Quelque séduisant que soit le plaisir d'avoir une explication sur toute chose, une seule règle est admissible : N'accepter que ce que la science a acquis, a démontré.

Née hier à peine, la toponymie peut-elle avoir dit son dernier mot ? Peut-on, d'ores et déjà, avoir la prétention d'élucider tous les points qu'elle soulève ? Evidemment non. Dans tous les domaines, le progrès est l'œuvre lente du temps et de l'accumulation incessante du génie humain.

Il serait oiseux de s'appesantir sur les vicissitudes par lesquelles les noms de lieux ont passé avant de parvenir jusqu'à nous. Que d'altérations leur prononciation et leur orthographe n'ont-elles pas subies à la suite d'un usage plus de dix fois séculaire ? La prononciation, à cause des abréviations et des corruptions propres aux patois et surtout aux jargons des peuples illettrés ; l'orthographe, à cause de

l'emploi au moyen-âge d'une langue écrite (le latin), différente de la langue parlée et à cause de l'absence, avant les temps modernes, de règles dans l'art d'écrire nos langues nationales.

Faut-il s'étonner, dès lors, de ce que certains noms n'aient encore pu être dépouillés des déguisements qui dérobent le mystère de leur origine ?

Une autre raison nous l'explique : Alors que nos villages se sont formés, à peu d'exceptions près, du v^e au ix^e siècle, presque tous les documents de l'histoire sont postérieurs à l'an 1000 (*).

Pour le Brabant, feu Wauters est le seul qui nous ait donné une explication acceptable de la plupart des dénominations locales en usage dans cette province. Ses nombreuses publications (**), fourmillent à cet égard de renseignements précieux, que j'ai mis à profit pour réunir, en partie, les éléments de l'étude qui va suivre.

Un ouvrage paru récemment m'a aussi servi de guide : *La Frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France*, par M. G. Kürth. Dans ce livre, le savant professeur de l'Université de Liège a réussi, en s'appuyant sur les travaux des Wauters, des Grandgagnage, des Willems,

(*) L'Ammanie de Bruxelles, dont Wauters a retracé l'histoire, comprend quatre-vingt-dix villages environ, et une douzaine seulement sont cités, avant l'an 1000, dans les documents parvenus jusqu'à nous.

(**) Notamment : *Histoire de Bruxelles* (en collaboration avec Henne) ; *Histoire des Environs de Bruxelles* ; *Géographie et Histoire des Communes Belges* : Cantons de Nivelles, Genappe, Wavre, Perwez et Jodoigne (en collaboration avec Tarlier) et cantons de Tirlemont, Glabbeek et Léau ; *Sur les premiers temps de l'Histoire de la Flandre* ; *Les origines de la population flamande* ; *Des localités distinguées par le qualificatif « Vieux »* ; *Monographies Géographico-historiques* : Attenhoven, Landen, etc.

Chotin et Bernaerts ont tenté de compléter et de réviser les études toponymiques de Wauters, mais il vaut mieux ne rien dire de leurs travaux. C'est incontestablement une tâche bien au-dessus de leurs forces qu'ils ont assumée.

des Vanderkindere et de maints auteurs étrangers, à codifier les lois qui doivent présider aux investigations des toponymistes. Il a mis en lumière, avec érudition, les divagations dans lesquelles s'est perdue l'imagination trop féconde de ses devanciers.

Nous savons que deux idiomes sont parlés en Belgique : le flamand, d'origine thioise, dans la partie du pays colonisée par des Germains, et le wallon, d'origine romane, dans la partie où l'élément germanique a été absorbé par la population gallo-romaine, restée prépondérante (*).

Il va sans dire que la ligne de démarcation de ces deux régions linguistiques dut se déplacer dans le cours des siècles ; elle ne s'est fixée qu'insensiblement.

Chose curieuse, la toponymie nous révèle que le domaine de la langue romane a empiété, jusqu'à une époque assez récente, sur celui de la langue thioise.

Ainsi, pour le Brabant, M. Kürth a établi par l'étude approfondie des noms de villages, de hameaux et de lieux-dits, tels qu'ils résultent des anciens documents et des

(*) Il y a, dans le livre *Patria Belgica*, publié sous la direction de feu Van Bommel, un beau chapitre sur l'*Histoire des Langues* en Belgique.

Voici quelques lignes que l'auteur, M. Aug. Scheler, consacre aux origines du wallon : « Le contact prolongé des gouvernants romains et des légions qui les appuyaient avec les populations germaniques ou celto-germaniques fit naître insensiblement un langage, dont le latin constitua la base et dont les influences phonétiques du parler local déterminèrent les formes lexiques et la physionomie particulière ».

Quant au flamand : « C'est un rameau plein de sève et de vitalité d'une des deux grandes branches de la source germanique. Aussi bien que les divers dialectes parlés dans les provinces dont se compose le royaume actuel des Pays-Bas et littérairement subordonnés à ce qui s'appelle communément la langue hollandaise, le flamand fait partie du groupe d'idiomes teutoniques compris sous l'appellation de bas-allemand (all. *nieder* ou *platt-deutsch*), ce qui veut dire l'allemand parlé dans les basses terres du littoral, par opposition au haut-allemand (all. *hoch-deutsch*), qui est l'allemand des régions centrales et méridionales ».

archives locales, que dix-neuf villages (*), flamands autrefois, sont maintenant wallons.

Cette division du pays en deux parties, l'une flamande, l'autre wallonne, n'est pas l'effet du hasard.

Il est acquis qu'elle remonte à l'époque où les Francs-Saliens, établis en Campine dès le milieu du iv^e siècle, se répandirent dans les plaines de la Belgique septentrionale (**).

Profitant de l'affaiblissement, de la décomposition de l'Empire romain, ils avaient réussi, après de nombreuses incursions dans nos provinces, à étendre leurs domaines dans tout le pays bas, jusqu'à la lisière de la Forêt Charbonnière.

Dès la fin du iv^e siècle, la grande chaussée militaire de Bavai à Cologne était l'extrême limite septentrionale du territoire occupé par les garnisons de l'Empire.

Le pays bas, couvert alors de forêts entrecoupées de marais et de bruyères, ne pouvait plaire qu'à des populations robustes, qu'un travail ingrat ne rebute pas. Il ne

(*) Neerheylissem, Opheylissem, Zétrud, St-Jean-Geest, St-Remy-Geest, L'Ecluse, Bauvechain, Tourinnes-la-Grosse, Hamme-Mille et Waterloo, qui se sont romanisés après le xiv^e siècle ; Piétrain, Nodebais, Gottechain, Bierges, Ohain, Clabecq, Oiskerque, Tubize et Bierghes, qui se sont romanisés antérieurement à cette époque.

(**) « Les Flamands de Belgique, dit Wauters, constituent une race nouvelle et homogène, issue de l'immigration dans le pays des tribus franques, entrées sur le sol cisrhénan, en partie par suite de concessions des empereurs, en partie par la violence ou la conquête ». (*Quelques mots sur les progrès de la toponymie en Belgique*, 1896).

Je me permets de renvoyer aussi aux études parues dans le tome X des *Bulletins de l'Académie Royale* (pages 99, 431 et 794) et à la communication que M. Vanderkindere a insérée dans le tome III du *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, sous le titre : *Sur l'établissement des Francs en Belgique, spécialement d'après la toponomastique*.

On lira aussi avec fruit le beau chapitre sur l'*Ethnologie*, que cet auteur a publié dans *Patria Belgica*. J'en extrais ces lignes :

« ... En résumé, la zone flamande est due à la conquête ; la zone wallonne est fondée sur la résistance : l'élément cello-latin y a absorbé l'élément germanique, qui, dans la première, a réussi à maintenir son indépendance ».

devait pas exercer une séduction bien grande sur des gens accoutumés au gai soleil du midi.

Ainsi s'explique que les Francs purent coloniser à nouveau ces régions dépeuplées par les guerres incessantes dont elles avaient été le théâtre.

Or, au dire des historiens, la période de paix et de prospérité qui suivit l'envahissement de ces contrées par les



L'arbre S^t-Anne, à Dernier-Patard et le village de Baisy

tribus franques est précisément celle où naquirent la plupart de nos villages.

Sur ce point, nous verrons que les données de l'historien sont corroborées par les investigations des linguistes.

Mais n'anticipons pas. Après avoir fait un tableau succinct de la science toponymique, il sera plus facile de dégager les enseignements qu'on en peut tirer.

Les observations qui précèdent étaient nécessaires pour poser un premier jalon. Elles nous expliquent que c'est à des dialectes germaniques qu'il faut presque toujours demander l'étymologie des dénominations locales de la Belgique flamminge, et aux langues latine et romane, celle des dénominations locales du pays wallon. A la limite des deux régions linguistiques, où les populations germaniques et les populations romanes se sont coudoyées, nous aurons des noms portant la trace de corruptions résultées de la juxtaposition des deux idiomes. C'est ce que les étymologistes appellent des « romanisations ».

Les villages dont le nom est « romanisé » sont donc les avant-postes de l'occupation, de la colonisation salienne.

Une chose frappe, c'est que la frontière linguistique suit une ligne à peu près régulière, alors qu'elle n'est déterminée par aucune barrière naturelle, ni par une rivière, ni par un relief du sol. « Presque partout elle court au travers de la plaine, et aucun indice matériel n'avertit le voyageur qu'il vient de la traverser ».

« Une situation si étrange et qui n'a peut-être d'analogue en aucun pays, devient très claire si l'on tient compte des conditions historiques dans lesquelles s'est accomplie la conquête germanique et de l'état de la contrée à cette époque. Les Saliens du ^v^e siècle ne se jetèrent pas sur les Pays-Bas comme un torrent dévastateur. Ce serait une grave erreur que de se les représenter marchant de parti pris à l'assaut des provinces. Du jour où l'Empire leur a permis de se fixer en Toxandrie, du jour où leurs efforts séculaires pour prendre pied sur la rive gauche du Rhin ont été couronnés de succès, ils ont cessé pour longtemps de combattre les armées romaines et se sont mis à coloniser en masse le sol de leur nouvelle patrie. La tâche était d'autant plus facile que la population s'était retirée de ce territoire ravagé par une guerre incessante et c'est dans les plaines désertes que les nouveaux venus fondèrent leurs premiers établissements.

Plus tard, quand le rappel des légions du nord en Italie eut ouvert devant eux le chemin de la Belgique, ils se mirent en marche vers l'intérieur du pays et prirent possession des vallées de la Lys et de l'Escaut. Tout cela s'accomplit sans qu'il fût nécessaire de tirer l'épée. A travers les pâturages solitaires des Ménapiens, les Francs s'avancèrent sans éprouver de résistance. Les rares paysans Belgo-Romains qu'ils rencontrèrent attardés dans cette région ouverte et depuis longtemps destinée à l'invasion, furent massacrés ou réduits en esclavage. Avec chaque progrès de la conquête allait de pair la prise de possession du sol par le peuple. » (*)

Voyons, maintenant, de quelle manière les noms de lieux sont constitués :

« La très grande majorité des vocables toponymiques, tant romans que germaniques, écrit M. G. Kürth, est composée d'un double radical, dont l'un est un substantif et dont l'autre peut être soit un substantif, soit un adjectif. Le cas le plus fréquent, c'est celui de deux substantifs dont le second est déterminé par le premier. Le *déterminé* fait partie de la langue du peuple qui donne le nom ; le *déterminatif* peut être et même, en réalité, est très souvent emprunté à une autre langue, et a déjà une certaine valeur de nom propre au moment où se fait la composition. C'est, par conséquent, l'étude du déterminé, autrement dit du suffixe, qui nous permettra de préciser la langue dans laquelle les lieux ont été baptisés ».

On le voit, l'étude des suffixes dont les noms sont affublés est d'une grande importance. Les érudits s'y sont depuis longtemps appliqué et il faut se flatter de ce que, sur ce point, il y ait concordance dans leurs opinions.

(*) H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*.

Pour les déterminatifs, cet accord n'existe pas, tant s'en faut. Seules, de nouvelles recherches des érudits permettront de dégager plus exactement leur véritable signification. En attendant, il est sage — pour certains noms, du moins — de n'accepter que sous réserve le sens qui y est attribué.

Puisque c'est la terminaison des vocables toponymiques qui permet de déterminer leur origine, on comprend aisément qu'on peut classer les suffixes en trois catégories, selon qu'ils caractérisent ou la toponymie romaine, ou la toponymie salienne ou la toponymie romane.

Les suffixes de la toponymie romaine appartiennent à une première période. On les trouve disséminés, en effet, dans tout notre pays, ce qui est une preuve qu'ils remontent à une époque où les Francs n'avaient encore assuré nulle part leur prépondérance à l'intérieur de nos frontières.

Dans le Brabant et dans toute la Belgique, du reste, ces suffixes sont peu répandus.

On les retrouve dans les dénominations des cours d'eau, qui, cela va sans dire, révèlent une haute antiquité, les cours d'eau existant de temps immémorial.

Chose curieuse, dans leur forme la plus ancienne, les noms de cours d'eau, tant en Angleterre et en France qu'en Belgique, sont presque tous affublés de suffixes terminés en *a* : *apa*, *afa*, *ava*, etc., qui ne sont que des variantes du celtique *ab*, signifiant cours d'eau (*).

(*) Dans presque tous les vieux idiomes indo-européens, « eau » est rendu par des mots se rapprochant de *a* : *aha* en vieux-saxon et en vieux haut-allemand ; *ahwa* en gothique ; *a* en vieux frison ; *ach* en néo-haut allemand ; etc.

Les noms *Aa* et *Aach*, qui ne sont que des variantes de ces mots, sont restés en usage, le premier en Belgique et en Hollande, le second en Allemagne, pour désigner des cours d'eau et des localités arrosées par ceux-ci.

Exemples :

Brakena ou Braka (la Braque), ancien nom du Hain et de la Senne (*);
Fura, ou la Voere ;
Galia ou Jacca, ancien nom de la Geete ;
Isca, ou l'Yssche ;
Alphena ou l'Alphen, ancien nom de la Belle ;
Ittara, ou le Ri-Ternel (affluent de la Sennette) ;
Helpe (contraction de *Hel-apal*, ancien nom de l'Argentine) ;
Nileppa, ou la Velpe ;
Tornepe, ou le Termeulenbeek ;
Tyla, ancien nom de la Dyle et de la Thyle ;
Wiluwa, ou la Woluwe ;

tous noms trahissant les origines celtiques de notre race (**).

Lorsque nos ancêtres abandonnèrent leur vie nomade, ils se fixèrent de préférence le long des rivières, qu'ils utilisaient pour les transports et pour s'approvisionner d'eau. Les noms des rivières leur servaient même d'ordinaire pour désigner les lieux où ils installaient leur *home*. C'est un fait dont on a une foule d'exemples. Ainsi, les Braine, Tervueren, les Geest, Geet, Jauche, Yssche, Neeryssche, Teralphene, Ittre, La Hulpe, Opvelp, Neervelp, Tourneppe (***), Thy, Tilly et les Woluwe sont des villages qui se sont formés, à l'époque mérovingienne, aux bords des cours d'eau que je viens de citer.

Je ferme cette parenthèse et j'en reviens à la toponymie romaine, pour m'occuper non plus des cours d'eau, mais des noms de lieux.

(*) De là, le mot Brabant (Brachant), ou pays de la Braque.

(**) L'ancienneté de plusieurs villes belges est révélée par la physionomie toute celtique de leur nom primitif. Ex. : Nivialcha (Nivelles) ; Namucum (Namur) ; etc.

(***) En flamand : *Doirpe*, puis *Dworp*. On aurait tort de croire que c'est une contraction de *het dorp* (le village). C'est une forme flamande donnée à un mot d'une autre origine. (CH. GRANDGAGNAGE, *Mémoire sur les anciens noms de lieux dans la Belgique orientale*).

Le mot *dorp* se retrouve, par contre, dans : Langdorp (le long village) ; Orp ou Hadorp (le vieux village).

Une particularité digne de remarque, c'est que, dans les provinces wallonnes, les localités arrosées par une rivière ont presque toutes, comme Tourneppe, un nom en *epe* (*appe*, *pe*) ou *effe*. Ex. : Genappe, Jemeppe, Jemappes, Seneffe, etc.

Pour ces noms, la terminaison qui est le signe de la plus haute antiquité est le suffixe celtique *acum*, *iacum* ou *acus*, devenu par la latinisation *aca*, *acas*, *ia* (*). A ce qu'il semble, cette finale, entrée de bonne heure dans la formation des noms de lieux, est la seule, dans nos régions, qui caractérise la toponymie romaine. Exemples :

Audenaeken (orthographié Haldenach, dans un document de 1164 ;
Houdenake, en 1221) ;
Baisy (Pasciu, 1018) ;
Cortenaeken (Cortenacum, 1304) ;
Cumptich (Conteyum, 1189) ;
Goyck (Gaugiaco 877 ; Gaugiaca, 897) ;
Jodoigne (Geldonia, 1164). En flamand : Geldenaeken ;
Jodoigne-Souveraine (altération de Superior-Geldonia) ;
Lennick (Liniaco, 832 ; Liniacum, 877) ;
Loupoigne (Luponio, 966) ;
Louvain (Lovon, Lovanium, 884 ; Lovania, 887) ;
Perwez (Pernacum, III^e siècle ; Perniciacum, V^e siècle) ;
Ramillies (Romiliacum) ;
Vissenaeken (Fenacum, 1277) ;
Zellick (Sethleta, 974 ; Selleca, 1030). (**)

(*) *Acum* est devenu : *ik*, *ich*, dans les dialectes germaniques belges ; *y*, *ies*, *é*, *ée*, *ay*, dans les dialectes romans ; *aeken*, en flamand ; *eke*, *ecque*, dans les noms flamands francisés.

(**) « Tous les documents anciens s'accordent à attester que les Gaules furent réduites sous la domination romaine au dernier degré de misère et de dépopulation, et qu'à cette époque et plusieurs siècles après, elles n'offraient encore dans la majeure partie de leur étendue, que le triste et sombre aspect d'immenses forêts, de bruyères et de terres en friches ».

Ainsi s'exprime Schayes, dans son savant livre « *Les Pays-Bas avant et durant la domination romaine* ». Les autres historiens font un tableau non moins sombre de nos contrées à l'époque où elles étaient réunies à l'Empire.

Avant le III^e siècle, elles avaient été cultivées et exploitées, mais les fréquentes incursions des peuplades germaniques y avaient semé la dévastation. Notre pays se couvrit de ruines, les villes furent saccagées, les campagnes, cruellement éprouvées. (A. WAUTERS, *Les Libertés Communales*).

Telle est la raison pour laquelle le vocabulaire des noms de lieux appartenant à la toponymie romaine est aussi restreint.

Par les déclarations de César, nous savons, du reste, que les Celto-Belges habitaient des demeures éparses dans les campagnes.

Les déterminatifs de ces vocables sont une forme viciée des noms que portait le premier colon de chacun de ces villages. (Baisy, ou la villa de Basius ; Goyck, ou la villa de Gavidius ; etc.).

Je passe à la toponymie salienne et à la toponymie romane, qui nous expliqueront le nom du plus grand nombre des localités existantes.

Je ne m'occuperai qu'accessoirement de la toponymie romane, qui est la moins répandue dans le Brabant.

Les suffixes qui caractérisent la toponymie salienne peuvent être rangés en deux catégories : 1^o) ceux qui se rapportent à des particularités topologiques ; 2^o) ceux qui rappellent plus spécialement la demeure même de nos ancêtres.

Les premiers, c'est-à-dire ceux qui furent appliqués à différentes localités en raison d'une circonstance géographique ou topographique, sont de loin les plus nombreux : *bergh*

Cà et là, quelques villes furent élevées, il est vrai, sur les grand'routes mais c'étaient plutôt des stations militaires, des relais de poste, que des cités véritables.

Tongres et Tournai, les seules villes qui, à l'intérieur de nos frontières actuelles, furent bâties par les Romains, sont dans ce cas. Tongres (*Atuaticum* ou *Tongrorum*) n'était dans le principe qu'un camp romain et Tournai (*Tornacum*) n'était, au III^e siècle, qu'un relai de poste.

Ce n'est qu'à la fin de la domination romaine que nos villages naquirent en grand nombre, lorsque les Francs prirent progressivement possession du sol et le livrèrent de nouveau à la culture.

Chose curieuse, l'origine de nos villes est moins ancienne qu'on pourrait se l'imaginer. Ainsi, au VII^e siècle, Anvers se réduisait à quelques cabanes, Liège n'était qu'un hameau, et Gand et Bruges, des bourgs sans importance : une montagne boisée occupait l'emplacement de la ville de Mons.

Dans le Brabant, il n'existait aucune ville au milieu du IX^e siècle. Louvain se composait alors de quelques chaumières ; Nivelles est encore qualifié de village en 992 et, à la même époque, Bruxelles était un obscur hameau, que la forêt de Soignes encadrait de toutes parts de profondes futaies.

ou *berg*, montagne, surélévation même légère ; *beke* ou *beek*, ruisseau ; *bosch*, *hout*, *loo* et *haage*, bois ; *heyde*, *heide*, bruyère⁴ terre abandonnée ; *dael*, vallée ; *rhode*, *rode*, terrain défriché ; *veld*, champ ; *voorde*, gué, passage sur une rivière ou un marais ; *couter*, *cauter*, champ cultivé (*) ; *driesch*, *dries*, terre en friche, prairie ; *beemd*, *bempt* et *meersch*, pâture ; *broeck*, *broek*, marais ; *poel*, mare ; *aerde*, terre ; *donck*, *donk*, polder ; etc.



L'ancien Béguinage du Val de St^e-Marie, à Overysche

A ces mots, nos ancêtres accolèrent diverses désignations spéciales aux êtres, aux objets qu'ils rencontraient dans nos régions et empruntées, pour la plupart, au règne animal ou au règne végétal : *ever*, sanglier ; *wolf*, loup ; *beer*, ours ; *bolle*, taureau ; *bever*, castor ; *os*, bœuf ; *bigge*, porcelet ; *craen*, grue ; *bey*, abeille ; *wesp*, guêpe ; *linde* ou *lint*,

(*) En latin : *cultura*, d'où le mot wallon *couture*.

Les noms qui portent le nom de *couter* sont donc au nombre de ceux que le laboureur fit fructifier à une époque fort reculée. Ex. : Couture-St-Germain ; Molencauter (hameau d'Assche), etc.

Actuellement, le mot flamand *Kouter* signifie aussi soc, coudre.

tilleul ; *assch* ou *essche*, frêne ; *bucken*, hêtre ; *roos*, rose, églantine ; etc. Il arrive aussi, mais rarement, que le déterminatif est un nom de personne.

Ainsi s'explique un grand nombre de noms :

Cortenberg, ou la montagne courte ;
Alseberg, » » de l'absinthe ;
Everberg, » » du sanglier ;
Bollebeek, ou le ruisseau du taureau ;
Strombeek » » du torrent ;
Itterbeek, » » des jettes ou des géants (Jetterbeca, 1173) ;
Elterbeek, » » » » (Jettrebecca, 1127) ;
Droogenbosch, ou le bois sec ;
Buggenhout, » » des hêtres (Buckenholt, 1125 ;
Bueken, » » » (Bukenholt, 1202) ;
Heverlé, » » des sangliers (*ever-loo*) ;
Lillois, » » de tilleuls (Lentlo, 966) ;
Melsbroeck, ou le marais aux arroches ;
Neekerspoel (hameau de Lennick, Eppeghem, Meensel, etc.), ou la
mare des lutins ;
Hougaerde, ou la terre haute (Hugardis, 1115) ;
Bigard, ou la terre des pores (Bygaerden, 1435) ;
Ramsdonck, ou le polder du Béliet ;
Waterloo, ou le bois arrosé d'eau (*) ;
Nieuwenrode et Nieuwrhode, ou le nouveau défrichement ;
Becquevoort, ou le passage sur le ruisseau (Bechevort, 1125) ;
Vilvorde, ou le gué sur la Woluwe ;
Bergh ; Rhode-St-Brice ; Rhode-St-Genèse ; etc.

Les suffixes topologiques que j'ai énumérés se retrouvent sous d'autres formes dans la toponymie romane.

(*) Alors que, d'après les uns, le mot Waterloo signifie « bois arrosé d'eau », Tarlier et Wauters y voient juste l'opposé : « lieu privé d'eau », de *water*, eau et *loos*, particule privative.

Quelque invraisemblable que soit cette dernière étymologie, le suffixe *loos* ne faisant pas partie du vocabulaire toponymique des Francs, on hésite à départager ces opinions divergentes. En effet, les plus anciennes orthographes connues du mot Waterloo sont : Waterlots, Waterlos, Waterloes (xii^e siècle) et Waeterloos (xiv^e siècle).

Mais peut-on douter qu'il y ait là autant d'exemples des négligences orthographiques dont nos anciens scribes étaient coutumiers ?

Ceci met bien en évidence, en tout cas, les difficultés auxquelles on se heurte, pour pénétrer le sens de certaines dénominations.

Ainsi, les *berg* et les *dael*, désignant respectivement les lieux élevés et les lieux bas, deviennent *mont* (du latin *mons*, *montis*) et *val* (du latin *vallis*) : Mont-St-Guibert ; Chaumont ou le mont chauve ; Bousval ou le val de Bosen. Les noms des villages Bierghes et Bierges ne sont qu'une romanisation de *berg*, c'est-à-dire des noms germaniques nationalisés par des populations romanes.

Les *bais*, *baix*, *bise*, *bize*, *becq* sont, comme le flamand *beek*, dérivés de l'allemand *bach*. Les noms : Corbais, Glabais, Marbais, Bierbais et Rebecq (Rosebeca) sont donc des romanisations de Corbeek (Cortbeek, ou le petit ruisseau), Glabbeek (Gladbeke, ou le ruisseau rapide), Meerbeek (le ruisseau bordé de marais), Bierbeek (Beverbeek, ou le ruisseau des castors) et Roosbeek (le ruisseau des roses). Autres exemples : Opprebais et Tubize, qui sont des altérations de *opper-beek* et de *twee beken*.

Le mot germanique *rode* devient *roux* par la romanisation. Le mot *sart*, au contraire, est l'indice de défrichements opérés par des populations romanes. Ex. : Céroux (primitivement Roux), Maransart ou le sart de Marie, Sart-Dame-Aveline ou le sart de la dame Aveline, Rixensart ou le sart de Rixon (Richard).

Je passe aux terminaisons qui se rattachent plus particulièrement à l'habitation de nos ancêtres.

Les plus communes sont : *hem*, *ham*, *them*, *ghem*, *sem*, *om*. Ce sont autant de formes du vieux-saxon *hem* et du haut-allemand *heim* (*). Ces finales, qui signifient

(*) On sait que la terminaison *ham* est fort commune en Angleterre. Le mot *home* en est un dérivé.

Je rappellerai aussi que le mot *ham* se retrouve dans le mot français « hameau » et dans le mot anglais *hamlet*, qui a la même signification.

habitation, lieu de résidence, ont servi à former le nom de hameaux, de villages naissants. D'où :

Berchem, ou habitation	sur la hauteur (berg-hem) ;
Molhem,	» du moulin (Molenhem, 1126) ;
Crainhem,	» de la grue (Crainham, 1003) ;
Ophem,	» supérieure (opper-hem) ;
Wolverthem,	» des loups ;
Strijthem,	» du combat ;
Houthem,	» du bois ;
Beyghem,	» des abeilles ;
Bodeghem,	» de Baudouin ;
Nosseghem,	» dans le désert (Nothengem, 1110) ;
Eppeghem,	» d'Ippingh (Ippinghohaim, 966) ;
Auderghem, ou l'ancienne habitation	(Audrengem, 1257) ;
Eversem, ou habitation	des sangliers (*) ;
Vossem,	» des renards.

Les affixes romanisés *hain, ain, in* sont, dans le « roman pays », l'équivalent de *hem*. Ainsi, Houtain est identique à Houthem et Hauthem ; Ophain et Huppaye (ou Hupain), à Ophem. Autre exemple : Bauvechain, ou l'habitation de Bavo (Bavechin, 1018).

A peu de chose près, *sel* (d'où *sele, zele, secle, zeel*) a une signification analogue à *hem*, mais il semble que cette désinence rappelle plutôt d'anciens biens saliques, d'anciennes maisons seigneuriales (*salas*). Il en est de même du suffixe *burg, burcht* (forteresse), dont le mot latin *burgus* et le mot français *bourg* ont tiré leur origine, et qui se retrouve dans les formes *burgh, bury* de l'Angleterre saxonne et dans la forme *borough* de l'Angleterre colonisée par les Angles. Ex. :

Beersel, ou la demeure aux ours	(Bersele, 1190) ;
Ossel,	» » » bœufs (Osesella, 1139) ;
Ixelles,	» » » aunes (Elsela, 1210) ;
Ottenbourg,	» » » d'Othon ou Otto ;
Borghet, ou le château,	

(*) Ce nom et beaucoup d'autres (Wolverthem, Beersel, etc.) sont curieux à un autre point de vue : Ils rappellent l'époque où le gros gibier abondait encore dans nos régions.

Je pourrais citer aussi Bruxelles (Brosella, VII^e siècle) et Londerzeel (Lundersella), dont les déterminatifs sont, en somme, restés une énigme.

Voici quelques exemples de romanisations de *sel* : Doiceau (Duencel, XII^e siècle) ; Lauzelle (hameau de Wavre ; Auzele, 1095).

La terminaison *hof*, *hove*, *hoven* rappelle, elle, d'anciennes fermes. En roman : *court*, du latin *curtis*. Ex. : Gussenhoven ou ferme de Gossuin ; Incourt (Avoncourt) ou ferme d'Avon ; Court-St-Etienne ; etc.

Autre suffixe appartenant au vocabulaire des Francs-Saliens : *laer*, *laere*, *lare*. Romanisation : *lers*, *lez*. Ex. :

Wespelaer, ou habitation aux guêpes ;
Hoeylaert, » sur la hauteur (Holar, 1186) ;
Baulers ; Boulez ; etc. (*).

Le long de la frontière linguistique abondent les *inghen* ou *ingen*, terminaison très répandue aussi dans les pays voisins. On a attribué diverses significations (champ, pré, etc.) à ce suffixe, qui semble défier les investigations des linguistes. Mais ce n'est, en somme, qu'une variante de la finale *hem*, ou, si l'on veut, une simple désinence faisant naître l'idée de possession.

Ainsi, dans le Brabant, nous avons entre autres Buy-singhen, Huyssinghen et Willebringen, noms qu'on orthographiait jadis Busengem (1184), Hunsegem (1138) et Willebregem (1156).

Les suffixes *ignies*, *igny*, *egnies*, *ognies* sont généralement des romanisations de *ingen*. Ex. : Ottignies, ou l'habitation d'Othon ou Otto.

(*) Presque tous les étymologistes donnent une signification topologique à *laer* : terre inoccupée ; pâturage commun. Mais M. Kürth ne se range pas à cet avis.

Je ne tenterai pas de les mettre d'accord. Toutefois, je me permets de faire remarquer qu'en adoptant l'acception de terre inoccupée, on obtient une étymologie plus logique pour certains noms, tels que Wespelaer.

Je rappellerai, à ce propos, que le mot *laer* signifie en vieux haut-allemand « vide ». C'est ce qui explique sa signification en flamand : clairière.

Il en est de même, semble-t-il, de *innes*. Les noms affublés de ce suffixe ont une particularité, c'est qu'ils se refusent jusqu'à présent à toute explication satisfaisante. Ex. : Hérinnes, Gentinnes, Enines, Tourinnes.

Ces désinences ont beaucoup d'analogie avec les finales *ange*, *enge*, *agne* et *ogne*, si communes en Ardenne et dans le Grand-Duché de Luxembourg. Ex. :

Gobertange, dépendance de Mélin, ou l'habitation de Gobert (Gobber-tingen, 1436) ;

Libertange, hameau de Noduwez, ou l'habitation de Libert (Libertinges, 1262).



Masures à Overysse (Val de S^{te}-Marie)

Les finales *wijck*, *wijk* (hameau, village ; en vieux-saxon : *wik*) et *stede* (village, endroit ; de l'allemand *stadt*) ont aussi servi à désigner des lieux d'habitation. Ex. : Opwyck, Elewyt ou Elewyck, Lathuy ou Laetwyc, Molewyck (hameau de Merchtem), Molenstede, etc.

Il me reste à parler de quelques suffixes de la toponymie salienne qui ne peuvent être rangés dans une des deux catégories dont il vient d'être question.

Je citerai, d'abord, la finale *mael*, qui est une des caractéristiques de la toponymie au nord-est du pays. Ce suffixe

dérive selon toute vraisemblance de l'allemand *mal* (lieu où se tiennent les assemblées publiques, les mâls). Ex. : Watermael (Wactarmala, ix^e siècle, ou lieu de réunion des gardiens de la forêt de Soignes) ; Dormael, Orsmael, Wesemael, etc. Les finales de Bomal, Limal et Linsmeau sont des romanisations de *mael*.

Je signalerai aussi les suffixes qui rappellent l'instauration du culte catholique dans nos régions, à la suite des prédications des Saint Liévin, des Saint Amand et d'autres apôtres de la foi. De modestes oratoires s'élevèrent alors çà et là et les populations se fixèrent aux alentours, pour écouter la parole des évangeliseurs.

C'est l'origine de maints villages. Ex. :

Cappellen-lez-Glabbeek ;

Cappelle-au-Bois ;

Cappelle-St-Ulric ;

Kerkom (Kerkehem, 1214), ou l'habitation de l'église ;

Oiskerque (Oeckerche, 1095, ou *hooge kerke*), l'église sur la hauteur (*).

Les villages de Monstreux (Monasteriolum, 877) et Mousty (Monasteria, 1219) doivent leur origine à d'anciens monastères.

J'ai réservé pour la fin quelques dénominations qui sont curieuses, parce qu'elles évoquent le souvenir des Romains :

Castre et Chastre, noms qui rappellent les ouvrages de défense (*castra*, camps) échelonnés le long des chaussées romaines et destinés à tenir en respect les peuplades qui sans cesse menaçaient les frontières de l'Empire ;

Le Wallenberg, le Waelenweg et le Wallegracht (à Laeken) ; le Waelsberg (à Lennick) ; le *Waelsche Weg*, improprement appelé le *Chemin des Wallons* (voie romaine de Malines à Wavre, passant à Oude-Baen) ; etc., tous noms qui tirent leur origine de l'appellatif haut-allemand *Walah*, dont les Germains se servaient pour désigner les populations romaines.

(*) Les noms terminés en *kerke* ou *kappelle* sont fort répandus le long du littoral. C'est la caractéristique de la toponymie de cette région.

Dans nos régions, le terme *Walah* est resté dans la langue germanique pour dénommer les Wallons. *Walhain*, qui n'est que la romanisation de *Waelhem*, signifie donc, étymologiquement, le village des Wallons (*).

Telles sont les règles élémentaires auxquelles il faut se rapporter, pour étudier la contexture des vocables toponymiques. Lorsque les linguistes s'en sont écartés, ils n'ont fait que des incursions dans le domaine de l'hypothèse (**).

J'en arrive aux conclusions qu'il faut tirer de cet exposé.

Nous avons vu que, grâce aux enseignements de la toponymie, un simple coup-d'œil sur la carte de la Belgique et du nord de la France, permet de tracer la frontière linguistique telle qu'elle est résultée des envahissements de ces régions par des colonies germaniques.

On trouve partout, depuis le Pas-de-Calais jusqu'à Aix-la-Chapelle, au nord de cette ligne de démarcation, des noms dont les désinences révèlent la prédominance de l'élément franc-salien. Au sud, les finales romanes sont l'indice, au contraire, de la prédominance des Gallo-Romains (***)

(*) Les radicaux de certains noms semblent, d'autre part, rappeler le souvenir de colonies isolées de Frisons et de Saxons :

Vriesebroeck (dép. de Sempst), ou le marais des Frisons ;

Sassenborn (dép. de Bunsbeek), ou la fontaine des Saxons ; etc.

(**) Certains auteurs ont été particulièrement heureux dans leurs trouvailles philologiques, mais celles-ci, quelque habiles qu'elles soient, ne dissipent pas le doute qui enveloppe l'origine de beaucoup de noms.

Que dire, par exemple, des étymologies attribuées aux mots : *Meysse*, que l'on tire du latin *mansio* (habitation) ou *mansus* (manoir) ; *Laeken* et *Anderlecht*, où l'on veut trouver *lach*, qui, en bas-allemand, signifie eau de toute espèce ; *Machelen*, qui dériverait du gaulois *maehau* (grange sans toit) ; *Dieghem*, *Uccle*, *Huldenberg*, qui rappelleraient des divinités antiques (*Dide*, *Ukko* et *Hilda*) ; *Leefdael*, qui serait un souvenir des *Lévaques*, tribu de la *Nervie* ; *Campenhout*, où l'on voit le mot latin *campi*, champs ?

Wauters, à qui j'emprunte ces étymologies, a soin d'ajouter qu'il n'y a là que des suppositions. La fragilité de ces déductions linguistiques ne pouvait échapper à la sagacité du savant historien.

(***) A peu près à l'époque où les Francs-Saliens colonisèrent le nord de la Belgique, les Francs Ripuaires et les Alamans prirent possession, les premiers, du pays compris entre le Rhin et la Meuse et notamment des

Par l'étude des noms attribués, dans le cours des siècles, aux lieux-dits, on retrouverait, de même, la trace des idiomes parlés, aux diverses époques de l'histoire, par les habitants de chaque localité.

Aussi la toponymie éclaire et guide l'enthologiste, qui recueillera ses témoignages pour retracer l'histoire des races qui se sont succédé sur notre territoire.

Ce ne sont pas les seuls éléments d'instruction que fournit le toponymiste à son grand frère, l'historien.

Nous avons vu aussi que la toponymie jette quelque clarté sur une époque fort obscure de notre histoire nationale, celle où se formèrent les premières bourgades (**). Non seulement, elle nous représente l'aspect du pays à cette époque reculée, mais elle tire parfois de l'oubli le nom du fondateur de nos villages.

Enfin, elle est très utile pour donner une idée de l'ancienneté relative des centres d'habitation. Nous savons, en effet, que la désinence celtique *acum* (*aeken*) permet de désigner les villages dont la création doit être reportée à l'époque où les tribus germaniques n'avaient pas encore assis leur domination dans la Belgique flamingante, tandis que les

bords de la Moselle ; les seconds, des régions situées au sud de celle-là, depuis l'Alsace jusqu'en Suisse. De là, les formes spéciales que revêtent les noms géographiques à l'est et au sud-est de notre pays. Les suffixes *scheid* et *ert* caractérisent la toponymie ripuaire, et les suffixes *weiler* et *ingen*, la toponymie alamanique.

(**) Avez-vous déjà cherché à vous représenter, par l'imagination, l'aspect que devaient avoir nos villages à leur origine ? Il est facile de s'en rendre compte, en songeant, d'une part, aux procédés primitifs en usage dans l'art de construire pendant les temps barbares et, d'autre part, au caractère sauvage et désolé qui devait alors caractériser nos campagnes.

« Une cabane suffit pour déposer la larve d'une ville », a dit suggestivement Victor Hugo.

On le devine sans peine, nos villages n'étaient d'abord que des groupes de cabanes en torchis, assez semblables aux hameaux les plus minuscules disséminés de nos jours au milieu de nos campagnes. Généralement, ils se formèrent autour d'une villa, d'une ferme d'un propriétaire, voire d'un détenteur de tenure ou d'alleu.

Selon l'observation judicieuse de M. L. Vanderkindere, « on peut reconnaître les nombreux établissements des Francs dans tous les noms de lieux en *heim* ou *hem*, qui indiquent chacun l'établissement d'un chef au milieu de ses gens ». (*Patria Belgica*).

autres désinences appartiennent à une période de formation plus récente, qui se prolonge jusqu'au règne de Charlemagne et même au-delà. Cette dernière période, caractérisée spécialement par les affixes *laer*, *sel*, *loo*, *hem* ou leurs variantes romanisées, a vu naître presque tous nos villages (*).

Une réflexion que suggère inmanquablement l'étude des dénominations locales, c'est que celles-ci révèlent une population simple, fruste, peu portée à la poésie. Toutes sont, en effet, d'un prosaïsme uniforme, au point qu'on s'étonne de trouver de loin en loin, sur la carte, un hameau du nom de *Vogelenzang*.

De son côté, M. Pirenne a fait un habile résumé de l'histoire de la colonisation dans notre pays :

« Les Francs qui colonisèrent le nord de la Belgique nous apparaissent, dit-il, comme un peuple de paysans libres et propriétaires. Lors de la conquête, chaque chef de famille fut pourvu d'un lot de terre qu'il cultivait avec l'aide de ses enfants et de ses esclaves. Ces exploitations agricoles étaient, conformément à l'habitude salienne, éparpillées à travers la plaine ou réunies en petits groupes. Autour de chaque maison s'étendaient les champs et les prairies qui en dépendaient. La maison elle-même était entourée d'une cour clôturée, dans laquelle s'élevaient, formant autant de petits bâtiments séparés, l'étable, la grange, le four, etc. Tout cela s'est conservé jusqu'aujourd'hui et la ferme flamande du xix^e siècle, si l'on substitue par la pensée des murs en terre battue à ses murs en briques et des toits de chaume à ses toits de tuiles rouges, présente encore une image fidèle de la ferme salienne du v^e siècle. Toutefois, si les formes extérieures ont persisté, l'état économique du pays n'a pas tardé à subir des modifications très profondes. La grande propriété, avec les diverses espèces de tenures qu'elle suppose et les rapports multiples de subordination qu'elle établit entre les hommes, devait s'y introduire de bonne heure, et y altérer gravement le système très simple de la colonisation primitive ».

Et au sud de la frontière linguistique ?

« Les Francs, ajoute M. Pirenne, avaient trouvé la terre aux mains de quelques grands propriétaires, et, au lieu d'un peuple de paysans libres, un peuple de colons et de censitaires, de gens plus ou moins étroitement attachés à la glèbe et soumis, vis-à-vis de leurs seigneurs fonciers, à des redevances et à des services de toute sorte. Ils laissèrent intacte cette organisation. Dans beaucoup de domaines, le maître gallo-romain fut exproprié par le roi ou par quelque antrusion ou quelque chef militaire : ce fut le seul changement ». (*Histoire de Belgique*).

(*) A peu d'exceptions près, les derniers se formèrent lorsque les incursions et les pirateries des Normands obligèrent les populations éparses des campagnes, à chercher un asile au pied des forteresses seigneuriales ou à proximité des abbayes. Un certain nombre de villes, on le sait, sont nées et se sont développées à l'ombre d'un cloître (Nivelles, Malines, Andenne, St-Hubert, St-Ghislain, etc.) ou d'un château (Alost, Ninove, Audenaerde, Chimay, Beaumont, etc.).

« Chez nos ancêtres germains, a dit le philologue Willems, les noms propres étaient tous *significatifs*. Ces braves gens, à l'exemple de notre premier père, nommaient chaque chose par son vrai nom, par un nom compréhensible ».

C'est heureux. Où les étymologistes nous auraient-ils menés, grands Dieux, si nos aïeux avaient cherché midi à quatorze heures pour dénommer leurs lieux de résidence !

J'en resterai là. Je crois en avoir dit assez pour faire ressortir l'intérêt que présente l'étude de cette science toute neuve : la toponymie.



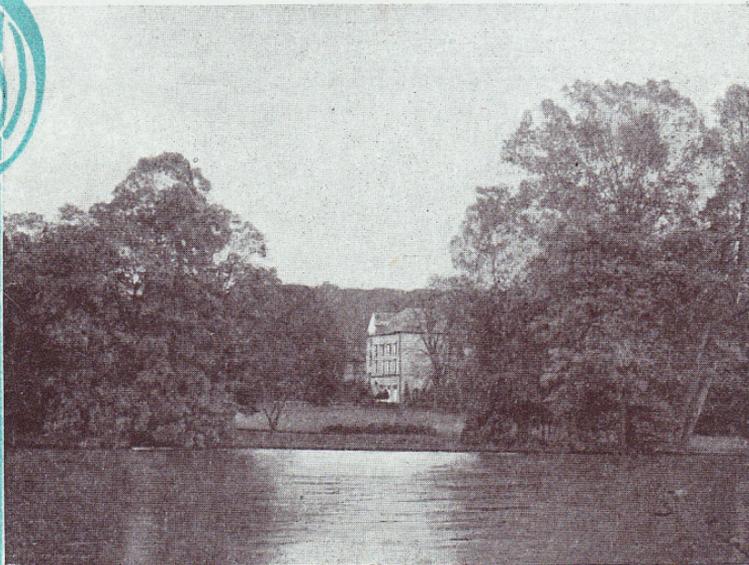
Le « Kasterlinde », près de Berchem-S^r-Agathe.

ARTHUR COSYN

SITES
BRABANÇONS

PROMENADES CHAMPÊTRES EN BRABANT

LES ABBAYES BRABANÇONNES



ILLUSTRATIONS PHOTOGRAPHIQUES
DE M. LÉON COSYN

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LE PATRONAGE
DU TOURING CLUB DE BELGIQUE

AUG. BÉNARD, IMP.-EDIT., LIÈGE.

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LE PATRONAGE
DU « TOURING CLUB DE BELGIQUE »

Sites Brabançons

PAR

ARTHUR COSYN

ILLUSTRATIONS PHOTOGRAPHIQUES DE M. LÉON COSYN

- I. — Promenades Champêtres en Brabant
- II. — Les Abbayes Brabançonnnes
- III. — La Toponymie du Brabant.



LIÈGE

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue Lambert-le-Bègue, 13

À

MM. LÉON DOMMARTIN

JULES CARLIER

PAUL SAINTENOY

LÉON ABRY

H. CARTON DE WIART

H. FIERENS-GEVÆERT

A. HEINS

À tous les défenseurs du patrimoine artistique
et pittoresque du pays.

Hommage reconnaissant d'un fervent de nos sites

A. C.

TABLE DES MATIÈRES



	PAGES
Préface	V à XI

PROMENADES CHAMPÊTRES EN BRABANT :

I. Lelle	1
II. Perck	7
III. Bodeghem, Zierbeck et Wambeek	15
IV. Neder-over-Hecmbeck	25
V. La Chapelle St-Landry	35
VI. La Chapelle d'Amelghem	41
VII. Careveld	47
VIII. Cortenberg et Everberg	51
IX. Tervueren et Stockel	65
X. Linkebeek	81
XI. Les Environs de Tourneppe	91
XII. Wolverthem	101
XIII. Les Environs de Meysse et de Brussegem	105

LES ABBAYES BRABANÇONNES :

Généralités	117
I. La Cambre, Val-Duchesse et Rouge-Cloître	119
II. Groenendaël	129
III. Sept-Fontaines	135
IV. Villers-la-Ville	143
V. Cortenberg	153
VI. Parc	157
VII. Afflighem	163
VIII. Grimberghen	171
IX. Dilighem	185
X. Grand-Bigard	191

LA TOPONYMIE DU BRABANT	I à XXIII
-----------------------------------	-----------